

# Origine, Recommencement et Émergence de la Littérature Québécoise

Rosa DE DIEGO MARTÍNEZ  
Universidad del País Vasco/Euskal Herriko Unibertsitatea  
Departamento de Filología Francesa  
rosa.dediego@ehu.es

Recibido: 10/06/2014

Aceptado: 05/11/2014

## Résumé

L'article analyse l'émergence de la littérature francophone au Canada, sa formation et son évolution dans trois grands moments de l'histoire littéraire de Québec : ses *origines*, avec les grandes lignes de tous les différents textes qui fondent la vie littéraire de la *Nouvelle France* ; 1760, année de la défaite qui marque la rupture des rapports avec la France et qui suppose un *recommencement* littéraire ; et la *Révolution tranquille*, période où la littérature francophone canadienne devient proprement québécoise. La question des origines, de l'orientation et de la transformation de la littérature française au Québec est un projet littéraire inévitablement soumis à la question linguistique et à la définition nationale.

**Mots clés** : Littérature Francophone du Canada, joul, Révolution tranquille, nationalisme, littérature québécoise.

## Origen, Nuevo comienzo y Emergencia de la Literatura de Quebec

### Resumen

El artículo analiza la emergencia de la literatura francófona de Canadá, su formación y evolución, en tres grandes momentos de la historia literaria de Quebec: sus orígenes, con las grandes líneas de los diferentes textos que fundan la vida literaria de la *Nueva Francia*; 1760, fecha en la que la *Nueva Francia* se convierte en una colonia inglesa, que supondrá un nuevo comienzo literario; y la *Revolución tranquila*, periodo en el que la literatura francófona canadiense se hace propiamente quebequense. La cuestión de los orígenes, de la orientación y de la transformación de la literatura francesa en Quebec es un proyecto literario inevitablemente sometido a la cuestión lingüística y a la definición nacional.

**Palabras clave**: Literatura Francófona de Canadá, *joul*, Revolución tranquila, nacionalismo, literatura quebequense.

## Origin, Resumption and Emergence of Quebecois Literature

### Abstract

This article analyzes the emergence of francophone Canadian literature, its birth and evolution, in three important moments in the literary history of Quebec: origins, approaching the founding texts of

*New France*'s literary life; 1760, year in which *New France* becomes an English colony, originating a new beginning; and the *Quiet Revolution*, period in which the francophone literature becomes strictly Quebecois. The question of the origins, orientation and transformation of French literature in Quebec is a literary project unavoidably subjected to the questions of language and national definition.

**Key words:** Francophone Literature in Canada, *joual*, Quiet Revolution, nationalism, Quebec Literature.

### Referencia normalizada

De Diego Martínez, R. (2015). « Origine, recommencement et émergence de la littérature québécoise ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, Vol. 30, Núm.1: 37-53. [http://dx.doi.org/10.5209/rev\\_THEL.2015.v30.n1.45585](http://dx.doi.org/10.5209/rev_THEL.2015.v30.n1.45585)

Pour comprendre l'émergence de la littérature québécoise, la formation et l'évolution de son imaginaire, on va aborder trois grands moments de l'histoire littéraire du Canada français : ses *origines*, les grandes lignes de tous ces textes qui fondent la vie littéraire de la *Nouvelle France* ; 1760, année de la défaite qui marque la rupture des rapports avec la France et qui suppose un *recommencement* littéraire, et la *Révolution tranquille* moment *d'émergence* de la littérature québécoise.

Toute origine est un commencement, une première apparition qui explique un fait nouveau. Il s'agit donc d'un moment inaugural, initial, qui signale l'ouverture de la non-existence à l'existence. En Amérique du nord, le régime français commence avec la période de la colonisation française, à partir des trois voyages de Jacques Cartier (1534-1542) et la fondation du poste permanent de Québec en 1608 par Samuel Champlain. Jusqu'à la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle la colonie développe un mode de vie qui lui assure la stabilité et le progrès. Les premiers écrits de la *Nouvelle France*, très abondants, utilisent diverses formes, des récits de voyage, des relations missionnaires, des histoires, des rapports administratifs de fonctionnaires, des dictionnaires et des grammaires, des cartes, des écrits spirituels, des lettres, des chroniques journalistiques. Il ne s'agit pas de textes de littérature proprement dite, et en général et dans leur diversité et ambiguïté (s'agit-il de documents français ou de fictions canadiennes ?) tous veulent rendre compte de l'expérience coloniale et missionnaire, des premières rencontres et découvertes dans un environnement nouveau. On peut considérer de manière généreuse et ouverte ces écrits fondateurs comme un point de départ, comme les origines littéraires qui offrent en langue française des idées, des images et des documents précieux (historiques, géographiques, botaniques, ethnologiques, cartographiques) pour la connaissance des conditions de vie qui ont façonné l'imaginaire des Canadiens français, une société américaine, à l'image du territoire métropolitain, mais en même temps différente de la société française.

Dans ce sens on pourrait citer *Les relations* des voyages de Cartier et de Champlain. Il s'agit tout d'abord des récits d'une aventure, avec de nombreux documents qui apportent des renseignements sur l'histoire, l'ethnographie ou

l'anthropologie. Ces premiers textes, entre l'aventure et l'inventaire, ont une fonction instructive mais aussi distrayante, font la divulgation fidèle d'une observation et d'un savoir, et aussi le récit subjectif d'une entreprise. Le répertoire encyclopédique est ainsi modifié par un jeu intertextuel, par un discours manipulé et rhétorique. Si ces textes sont des documents qui décrivent la découverte d'un monde nouveau et l'évolution d'une nouvelle société métissée, ils sont aussi des textes fictifs qui imaginent ce qu'on ne connaît pas. L'importance de ces écrits est d'offrir des images et des représentations des origines idéologiques de la littérature canadienne francophone.

Cette île est rangée de sablons et beaux fonds et possaige à l'entour d'elle à six et à sept brasses. Cette dite île est la meilleure terre que nous ayons vue, car un arpent de celle-ci vaut mieux que toute la Terre-Neuve. Nous la trouvâmes pleine de beaux arbres, prairies, champs de blé sauvage et de pois en fleurs, aussi épais et aussi beaux que je vis oncques en Bretagne, qu'eux semblaient y avoir été semés par laboureurs [...] Cette île fut nommée l'île de Brion (Cartier, 1986 : 105).

Les *Relations* des jésuites et les *lettres* des religieuses, de valeur inégale, sont aussi un témoignage religieux et ethnologique imposant qui se déroule sur un demi-siècle. Ce sont des textes considérés comme des documents précieux qui décrivent la rencontre des deux mondes, le canadien et le français, leur mixité et leur progressive contamination. Ces lettres permettent de voir surgir un monde nouveau et de comprendre l'évolution des mentalités et de la société canadienne française, une société marquée par l'égalité, par l'indépendance et par le goût de l'aventure. Le nouvel imaginaire qui va se construire dans cette littérature est conditionné par la présence du colon français, sa langue, sa religion, ses mœurs, dans un espace immense, des proportions inouïes, parcouru par l'eau du Saint-Laurent, avec l'influence déterminante d'un climat rigoureux, surtout l'hiver, et par les hommes qui l'habitent, l'indien, le bon sauvage, le primitif.

Tu nous dis [...] que nous sommes les plus misérables et les plus malheureux de tous les hommes, vivant sans religion, sans civilité, sans honneur sans société [...], comme des bêtes dans nos bois et dans nos forêts, privés du pain, du vin et de mille autres douceurs que tu possèdes avec excès en Europe. [...] Apprends donc, mon frère, une fois pour toutes puisqu'il faut que je t'ouvre mon cœur, qu'il n'y a pas de Sauvage qui ne s'estime infiniment plus heureux et plus puissant que les Français (Leclerc, 1999 : 78-84).

Tous ces premiers textes de la *Nouvelle France*, écrits entre 1534 et 1760, composent un ensemble cohérent et façonnent un imaginaire nationaliste et l'avenir littéraire québécois. Même sans librairies, sans imprimerie, sans journaux, il y a une dynamique littéraire considérée comme "l'activité d'un certain nombre de personnes qui sont en rapport d'écriture les uns avec les autres" (Lemire, 1991 : 26). Un groupe de religieux, agriculteurs, militaires, explorateurs ou administratifs, venus de France, avaient essayé d'adapter leur imaginaire français à la réalité américaine. Les récits de découvreurs ou explorateurs comme Cartier, Champlain, Sagard ou Lahontan, les documents historiques de Charlevoix, les lettres des missionnaires comme Jean de Brébeuf ou Paul Lejeune, ou des religieuses et

éducatrices comme Marie Morin ou Marie Guyard, jettent les bases de ce qui va devenir l'idéologie dominante dans le Canada francophone. La littérature trouve encore difficilement sa voie, mais une certaine imagination européenne a commencé déjà la construction d'une Amérique francophone mythique. Une dimension fondamentale de cette littérature, qui deviendra dans l'évolution de notre parcours ouvertement québécoise, se trouve déjà dans ce berceau : certaines idées s'emparent de la pensée nationaliste, s'imposent à elle et trouvent un de leurs espaces de développement les plus stables dans la création d'une culture et une littérature nationales. Le littéraire est présent dans l'encyclopédique, de manière que quand cet univers du réel est décrit littérairement il devient facilement mythique (de Diego, 2002 : 279-287). Mais il faut comprendre que le modèle français est plus un élément d'arrêt dans le développement d'une littérature originale qu'un substrat positif pour la nouvelle culture.

Autour de 1760, date qui marque la rupture des rapports entre la France et le Canada, on peut affirmer qu'en Amérique du nord, on assiste à une modification des conditions sociales de l'écriture (en plus cette date coïncide avec l'avènement de la première imprimerie, en 1764). La conquête constitue politiquement une rupture dans le cours de l'histoire qui va bouleverser le destin national : rapports de colonisateur au colonisé, répression d'une conscience et d'un discours, relation de continuité et de rupture. Cette nouvelle et deuxième étape implique un recommencement dans/de ce monde canadien français. L'évaluation des conséquences de la conquête anglaise de 1760 constitue un enjeu sur lequel les historiens sont encore divisés, mais en tout cas elles sont terribles : on passe de la "libération" de l'impérialisme français à "l'écrasement" d'un peuple par un ennemi étranger. Les analyses officielles des historiens, comme celle de Garneau, affirment avec netteté qu'après la Conquête, la race canadienne, issue de la race française, est un peuple homogène, patriotique et solidaire, et que pour éviter d'être réduits à l'état de minorité, ils doivent rester "fidèles à eux-mêmes", à leur langue, leur religion, leurs traditions. Cette nouvelle génération canadienne cherchera à définir son imaginaire apparemment libérée des héritages et des origines, sans avoir comme référent obligatoire ou inévitable la France, l'Europe. Après les premiers écrits de la *Nouvelle France*, qui ont déterminé la naissance d'une littérature canadienne d'expression française, en 1760, succède une période de résistance, de survivance, qui débouchera dans la quête d'une conscience e identité québécoises. Dans cette deuxième étape, la littérature oscille entre la rupture et la continuité avec la période précédente, entre un imaginaire populaire et un imaginaire savant, entre l'adaptation et la soumission, entre l'écrit et l'oral. Le colon français au Canada, après avoir été séduit par l'immensité du territoire, s'installe et s'identifie à un espace et à une civilisation, mais sans se libérer complètement de ses origines. Un nouveau Canada émerge, où le colon adapte et intègre son désir de perpétuer fidèlement en Amérique la culture française à la nouvelle réalité immense et infinie. Le roman de Léon-Paul Desrosiers, *Les Opiniâtres*, publié en 1841, explique clairement cette situation schizophrénique des recommencements au Canada francophone, où la tradition affronte la modernité. Il s'agit d'un court roman

historique, retraçant la vie, les difficultés et les espoirs des premiers colons français arrivés en Nouvelle-France. Les deux protagonistes, Pierre de Rencontre et son fils représentent les deux attitudes contradictoires. À cette époque, la plus problématique de toute l'histoire de la colonie, les guerres iroquoises avaient dévasté leurs logements, mais la mère patrie, la France, avait d'autres préoccupations (la Fronde, la guerre avec l'Espagne, etc.). Paul, le fils aîné, né au Canada, sans rien connaître de la culture européenne, s'adapte immédiatement à la nouvelle situation et se livre à un combat fécond. Il veut convaincre les autres d'en faire autant, mais son père s'y refuse, car il affirme être venu non pas pour s'adapter et adopter les mœurs des sauvages, mais pour les civiliser.

Après la défaite de 1760, les Canadiens cherchent un sens nouveau à leur monde, où ils n'ont plus comme référent obligatoire la France européenne. La France devient donc définitivement un pays étranger et les Canadiens devront fonder par eux-mêmes leur identité, aussi bien sur le plan politique, qu'idéologique, avec une interprétation de leur histoire mythifiée. Ils ont la conscience d'un recommencement du monde en ce nouveau continent. S'il est évident qu'une certaine fidélité à l'égard de la France a perduré pendant quelque temps, au lendemain de la Conquête, les habitants du Québec ont trouvé dans la politique anglaise des vertus que l'administration de la France ne possédait pas. L'attachement aux traditions religieuses et agricoles cohabite avec une adhésion au mode de fonctionnement politique anglais. La plupart des écrits reflètent le dialogue entre l'ici et l'ailleurs, c'est-à-dire, le réaménagement du nouveau continent en accord avec un imaginaire importé, hérité, transmis. S'il est accepté dans l'histoire littéraire que le premier roman de la littérature canadienne-française est *Le chercheur de trésors ou l'Influence d'un livre* de 1837, signé par Philippe Aubert de Gaspé fils, et le premier recueil de poésie paraît en 1830, *Satire, épîtres, chansons et épigrammes* de Michel Bibaud, dans cette période les genres littéraires sont encore à l'état embryonnaire. Seul le conte (plus de 1.000 contes ont été publiés dans les journaux ou les périodiques) a joui d'une étonnante popularité tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle (Anoll, 2001 : 107-115). Les raisons de ce succès résident dans son adaptation par sa longueur à une société peu scolarisée et dans sa considération comme un divertissement sain qui échappait facilement au contrôle du clergé. Évidemment le récit bref, toujours fidèle à la morale catholique, est exemplaire et constitue un témoignage de la richesse de l'imaginaire et de la tradition orale. Peu à peu le Canada français dessine une culture et une littérature nationales, teintées de folklore et de romantisme, dont la structure imaginaire va continuer avec une tradition esquissée dans ses débuts et jusqu'à l'émergence de la littérature québécoise contemporaine, troisième et définitive étape de cette analyse.

Le colon français est, peu à peu, plus américain qu'europpéen, et il lutte pour survivre en français en terre américaine. La littérature exprime le combat patriotique, conservateur, nationaliste, une idéologie de survivance dont l'imaginaire est catholique, rural et francophone. Ce nationalisme singulier va conjuguer un instinct politique, l'omniprésence religieuse et la différence linguistique, et va se réfugier absolument dans l'argument culturel. Dans ce sens

c'est extrêmement illustratif le roman du terroir, qui projette un idéal de continuité et une idéologie de résistance aux forces du progrès : dans ses trois variantes, le roman de la terre paternelle, l'agriculturaliste et le colonisateur, le genre du terroir raconte avec réalisme et, en même temps avec une forte dose d'idéalisme, l'installation des premiers colons et leur désir de perpétuer la race canadienne-française :

Il faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants : *Au pays du Québec, rien ne doit mourir et rien ne doit changer* (Hémon, 1990 :194).

Toute la littérature du XIX siècle, le conte, le roman ou la poésie des auteurs comme Crémazie ou Nelligan, s'inscrit dans un courant esthétique du *terroirisme* qui soutient une propagande idéologique en faveur de la colonisation, de la tradition et du nationalisme. Dans ces écrits de *fidélité*, ainsi qu'on les a appelés aussi, la terre, espace mythique du bonheur et de richesse, est idéalisée : on vante leurs beautés, sans aborder les misères et les privations que les colons doivent s'imposer. Le terroir, fortement manichéen et idéologisé, mythifie la vie des champs et condamne la vie urbaine comme espace de malheur. La seule mission est de conserver intactes la langue, la religion et travailler la terre des ancêtres : *Restons chez-nous !*, proclame un autre écrivain du terroir, Damase Potvin (Fernández, 2001 : 44-51 ; De Diego, 2002 : 296-301). Le Québec français a préféré sa langue et sa foi, en préservant la tradition, aux bénéfiques apports par les forces du progrès. Patrice Lacombe décrit la vie de l'habitant canadien selon un modèle de perfection : "La paix, l'union, l'abondance régnaient donc dans cette famille ; aucun souci ne venait en altérer le bonheur. Contents de cultiver en paix le champ que leurs ancêtres avaient arrosé de leurs sueurs, ils coulaient des jours tranquille et sereins" (Lacombe, 1981 : 20).

La littérature de cette période favorise l'idéologie conservatrice et le nationalisme en soulignant le caractère distinct de la culture canadienne-française par rapport à celle de la France. L'historien François-Xavier Garneau, dans le "Discours préliminaire" de son *Histoire* affirme que les Canadiens étaient peu nombreux pour pouvoir ouvrir une voie nouvelle aux autres sociétés ou se mettre à la tête d'un mouvement à l'échelle mondiale. Pour lui le problème se trouve dans le fait que le peuple canadien français est trop resserré en lui-même, avec une inflexible obsession de conserver la religion, la langue et la terre. C'est aussi le raisonnement par lequel plusieurs auteurs, comme Robert Charbonneau, considèrent qu'il faudrait se séparer de la mère patrie, de la France, pour définir un *canadianisme*, une *personnalité canadienne*. Son livre *La France et nous* est, dans ce sens, illustrateur d'un changement par rapport au *terroirisme*, car il aspire à "des œuvres intégralement canadiennes mais d'une portée universelle" (Charbonneau, 1993 : 22, 23), tout en acceptant être profondément attachés à "la France historique" et "à la culture française" (Charbonneau, 1993 : 66). L'auteur propose un changement dans cette histoire de la littérature canadienne-française : ni

entièrement française ni absolument américaine. Ses considérations rejoignent celles d'Octave Crémazie dans sa fameuse lettre de 1867 dirigée à son ami et éditeur, l'abbé Casgrain, où il analyse avec réalisme et pessimisme aussi la littérature canadienne française, assise entre un espace américain et un temps européen, et il envisage la possibilité qu'elle soit universelle, reconnue partout dans le monde, malgré sa fidélité à la langue et à la quête d'identité :

Plus je réfléchis sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chances de laisser une trace dans l'histoire. Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. [...]

Je le répète : si nous parlions huron ou iroquois, les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du vieux monde. Cette langue mâle et nerveuse, née dans les forêts de l'Amérique, aurait cette poésie du cru qui fait les délices de l'étranger. On se pâmerait devant un roman ou un poème traduit de l'iroquois, tandis que l'on ne prend pas la peine de lire un volume écrit en français par un colon de Québec ou de Montréal. Depuis vingt ans, on publie chaque année, en France, des traductions de romans russes, scandinaves, roumains. Supposez ces mêmes livres écrits en français par l'auteur, ils ne trouveront pas cinquante lecteurs. [...]

Il en doit être ainsi de l'écrivain canadien. Renonçant sans regrets aux beaux rêves d'une gloire retentissante, il doit se regarder comme amplement récompensé de ses travaux s'il peut instruire et charmer ses compatriotes, s'il peut contribuer à la conservation, sur la jeune terre d'Amérique, de la vieille nationalité française (Crémazie, 1976 : 90, 91, 92).

Et dans cette polémique, au début du XIX siècle, monseigneur Camille Roy publie deux textes très importants pour soutenir ce nationalisme littéraire, *Essais sur la littérature canadienne-française* et *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*. Il demande aux écrivains canadiens de privilégier la rhétorique du terroir et de faire l'apologie des valeurs qui s'y rattachent : l'agriculture, la langue française et la foi catholique. Il prône une nationalisation de la littérature canadienne, c'est-à-dire, traiter les sujets canadiens de manière canadienne. Dans ce sens le protagoniste du roman *L'appel de la race* de Lionel Groulx affirme : "Nous ne valons ici-bas qu'en fonction d'une tradition et d'une continuité" (Groulx, 1956 : 24).

Dans ce contexte, la grande dépression, la crise économique, l'industrialisation et l'urbanisme provoquent une émigration massive vers les milieux urbains. Le monolithisme de la société se brise et apparaissent les premières fissures entre le monde rural et l'urbain et entre les classes sociales. La ville va tarder à prendre une place importante dans les textes littéraires. Au début elle reste un simple décor, le lieu de déchéance, d'oppression et de malheur qu'elle a toujours représenté dans le roman du terroir. Mais la vision nostalgique de la vie sur la terre va subir une transformation idéologique et imaginaire et la ville déconstruit la vision terroiriste. La ville, notamment Montréal et Québec, deviennent plus qu'une atmosphère et comme dans les autres littératures, accèdent au statut de personnage littéraire. *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy est sans doute le roman fondateur dans l'histoire du roman urbain parce qu'il fixe les éléments de l'imaginaire de la ville (De Diego, 1997 : 153-170). Un imaginaire qui décrit avec un réalisme tragique une société hétérogène et en plein bouleversement, à travers ce personnage-type qui va de la campagne à la ville. C'est la représentation textuelle de la *révolution* littéraire

qui se produit dans les années quarante et qui précède la *Révolution tranquille* des années soixante. La littérature exprime la nécessité d'un changement dans tous les plans.

Mais que cette ville l'appelait maintenant à travers Jean Levesque. À travers cet inconnu, que les lumières lui paraissaient brillantes, la foule gaie, [...]. Jamais elle n'avait rencontré dans sa vie un être qui portât sur lui de tels signes de succès. Il pouvait bien, ce garçon, n'être qu'un mécanicien en ce moment, mais déjà elle ne doutait pas plus de sa réussite dans l'avenir, dans un avenir très rapproché même, que de la justesse de l'instinct qui lui conseillait de s'en faire un allié (Roy, 1993 : 37).

À travers ce parcours rapide on a pu entrevoir quelques images et représentations récurrentes qui constituent les fondements de la littérature québécoise, son ascendance canadienne-française, dont les signes trouvent leur formulation dans ces textes (et autres) et dont l'ensemble forme une sorte de structure, d'idéologie monologique. Le sentiment patriotique, le souvenir idéalisé de l'Amérique française et l'identité québécoise, sont les piliers qui justifient la naissance et l'appropriation d'une littérature, d'une tradition littéraire. Le texte québécois va surgir, émerger, à partir de la *découverte d'un pays*, puis de sa *dissolution* dans la Conquête, dans une tradition, à travers les fissures des vieux textes *des origines* canadiennes francophones : "l'avenir, le présent même ne se possèdent, ne s'inventent, que sur la base solide d'une continuité, d'une tradition" (Vachon, 1968 : 250). Selon cette logique, le terme québécois remplacera progressivement et de manière indéniable celui de canadien-français, comme évolution, transformation et émergence littéraires à partir des années 60.

J'appelle *écriture* l'acte par lequel un homme tente, la plume à la main, une aventure dont il ne peut sortir victorieux ; pose et tente de résoudre une question insoluble –question de vie ou de mort– qu'il ne peut pas ne pas poser. C'est la somme des écrits nécessaires d'un homme, d'une nation.

J'appelle *écriture canadienne*, la somme des textes réalisés sous l'Ancien Régime, qui tentent de conjurer, en français, l'improbabilité d'une installation humaine, en Amérique septentrionale...

J'appelle *écriture québécoise* les textes qui, depuis plus d'un siècle se nourrissent, et naissent, d'un doute réel quant à la possibilité d'une installation française en Amérique britannique du Nord. Ce sont les seuls vivants (Vachon : 1973 : 194 ; l'italique est de moi).

Dans cette complexe et âpre réussite d'une connaissance lucide de la réalité spécifique québécoise, deux concepts s'imposent : "conscience" et "aliénation". La prise de conscience d'une réalité aliénée par l'homme québécois est indispensable dans ce processus vers la modernité qui va marquer l'évolution de cette littérature. Le slogan des libéraux de Lévesque clame en 1960: "Il faut que ça change". Pour comprendre ce projet transformationnel radical de la société canadienne, entre le renouement avec quelques traditions et le reniement, il faudra aborder la tranquillité d'une révolution.

La Révolution tranquille éclate sous la pression d'un peuplé exclu de sa propre histoire. L'ancienne structure rurale révolue, des réformes politiques, sociales, administratives, économiques étaient devenues nécessaires et inévitables, voire

urgentes. Tout se met à changer : du Gouvernement aux syndicats, de l'Église à l'enseignement. Le mouvement laïc est largement appuyé par les intellectuels, les créateurs, les communicateurs. L'industrialisation et l'urbanisation ont rendu les syndicats indispensables. Les mouvements indépendantistes et féministes réussissent d'importantes conquêtes. L'enseignement laïc est une des réformes les plus spectaculaires : "qui s'instruit, s'enrichit". L'économie se modernise, la technologie se renouvelle. La langue et la culture constituent l'instrument du nationalisme québécois. Le Québec a conscience d'être une société bien définie, différente de celle du Canada anglais, et il entre en conflit avec le fédéralisme canadien. C'est l'heure des nationalisations et des réformes. Toutes les transformations sociales, familiales et religieuses entraînées par la Révolution tranquille accélèrent la mutation du référent et l'affirmation d'une identité nationale et culturelle: Canadien, Canadien-français, Canadien de langue française, Québécois. Désormais on ne se dit plus Canadien français mais Québécois. Ce projet québécois, connu partout dans le monde, sert à définir les fondements de la littérature québécoise. Une littérature qui est une réécriture du passé, mais qui apparaît en même temps sous le signe de la rupture exigée par une idéologie de transformation et d'évolution : contre la religion, elle se définit laïque, contre la langue normative du colonisateur, elle utilisera le *joual*. Son effervescence est sans précédent et dans tous les genres, essai, poésie, roman, théâtre. Même la création des revues aura une influence déterminante dans son évolution. Tous les protagonistes coïncident dans la dénonciation de l'oppression et l'aliénation d'un peuple. La modernité québécoise est le résultat de cette Révolution qui devra, tout d'abord et avec urgence, résoudre une problématique linguistique. On a substitué la langue à la croyance catholique comme nouveau ciment de la nation, et elle se transforme en l'assise principale d'un projet politique devant mener le Québec à la création d'un État souverain : les Canadiens francophones sont devenus Québécois. Lise Gauvin analyse très bien la question :

Littérature d'Amérique, la littérature québécoise est, depuis ses débuts, marquée par le double enjeu que constitue son développement en français. Enjeu politique d'abord, car le sort d'une littérature est inextricablement lié à celui de la collectivité et de la langue dont elle procède. Si tout écrivain a jusqu'à un certain point mandat à la fois de défendre et de transformer la langue, l'écrivain québécois se trouve dans la situation inconfortable d'avoir à recommencer constamment un combat pour que le français demeure chez lui la langue de l'État, de la culture et des communications. Enjeu esthétique également. Que signifie écrire en français ? Toute la littérature québécoise est traversée et hantée par une sorte de surconscience linguistique qui a provoqué, au cours des époques, les stratégies textuelles les plus diverses. Mais cette surconscience est aussi une conscience de la langue comme d'un laboratoire de possibles, d'un matériau dont les données sont en constante mutation. Le français pluriel maintenant revendiqué et pratiqué par les écrivains de la francophonie conduit à repenser les notions de norme et d'écart et à revoir le dialogue du centre et de la périphérie (Gauvin, 1998 : 32-33).

Surconscience, c'est-à-dire une conscience assidue, récurrente de la langue comme un espace de création et de réflexion, comme une sorte d'atelier de potentialités. L'écrivain francophone et québécois est obligé de penser, de repenser

la langue. La surconscience implique une position d'inconfort dans la langue et cela entraîne une possibilité féconde de production réflexive et rénovatrice dans un sens, mais aussi d'éloignement d'un modèle linguistique imposé où l'on vit dans le complexe. Cette question a été posée par plusieurs auteurs tout au long de l'histoire littéraire du Canada français, comme Crémazie, que nous avons déjà écouté définir la littérature canadienne comme une littérature marginale de la langue française : "ce qui manque au Canada c'est d'avoir une langue à lui..." (Crémazie, 1976 : 91). La langue y a toujours été un sujet omniprésent, fondamental dans la transformation et l'émergence de la littérature au Québec. Il faut couper le cordon ombilical et définir une légitimité linguistique face à la langue française, fictive, de la littérature-mère, et en même temps, réussir un projet de littérature nationale propre, qui exigerait également une langue propre. La question linguistique est le catalyseur d'une identité, d'une autonomie et d'une littérature. Et dans ce sens Lise Gavin propose la dénomination de cette littérature française de Canada comme *littérature de l'intranquillité* (Gauvin, 2004 : 259), puisque l'utilisation linguistique de l'écrivain francophone est un emploi équivoque, de soupçon et de douleur. De toute évidence il y a un engagement de l'écrivain dans la langue, un *langagement* (Gauvin, 2000).

À ce propos il faut souligner, entre autres, le rôle joué par la revue *Liberté*, où plusieurs écrivains ont dénoncé la fatigue culturelle et la situation d'infériorité des Canadiens français, ainsi que leur langue humiliée. Également dans les pages de la revue *Partis pris*, une revue laïque, socialiste et indépendantiste, on propose une nouvelle dénomination de la littérature canadienne écrite en langue française : *littérature québécoise*. On remet en cause la fonction esthétique de la littérature et on méprise le conflit sur s'il faut écrire en *canayen* ou en français (de France) : les écrivains de *Parti pris* invitent à utiliser le *joual* dans la littérature avec une intention contestatrice, engageante et provocatrice. *Le joual*, un mot que le Frère Untel avait popularisé, est la langue populaire de certains quartiers urbains, surtout montréalais, une langue qui reflète une infériorité (économique, sociale, culturelle), qui est le symptôme d'une aliénation et l'expression d'un défi à la norme française :

Nous refusons de devenir de beaux eunuques protégés de la peste ; les derniers Français d'une "province of Québec" composée d'une part de Canadiens anglais et d'autre part d'ex-Canadiens français anglicisés. Nous refusons d'être les Français de service ; une couronne française sur une tête jouale. Nous refusons de servir à maquiller par notre beau langage le langage pourri de notre peuple (Godin, 1965 : 57).

Cette revue, à travers Laurent Girouard, définissait le *joual* comme une forme linguistique orale, née de l'absence d'une langue nationale, mais aussi par la cohabitation et la domination d'une langue étrangère. *Le joual* entre en littérature par la scène théâtrale. Michel Tremblay justifiait l'audace d'écrire en *joual* sa pièce *Les Belles-Sœurs* par souci d'exactitude, de réalisme, de vraisemblance, car il affirme ne pas vouloir tricher, mais faire parler ses personnages avec les expressions qu'ils utilisaient dans leur vie tous les jours (Gauvin, 1993 : 337). Les Québécois redécouvrent et apprennent à aimer cette langue trop souvent ignorée, méprisée,

regardée de haut, de loin. Écouter le *joual* sur la scène d'un théâtre, lieu de haute culture, signifie se libérer de complexes et trouver sa place dans le monde littéraire.

Moé, y'a rien au monde que j'aime plus que le bingo! Presque tous les mois, on en prépare un dans'paroisse! J'me prépare deux jours d'avance, chus t'énarvée, j'pense rien qu'à ça... Moé, y'a rien au monde que j'aime plus que le bingo!...Là c'est ben simple, j'viens folle! Mon Dieu, que c'est donc excitant, c'affaire-là!... Moé, y'a rien au monde que j'aime plus que le bingo!...Y faut que je gagne! Y faut que je gagne! Y faut que je gagne! (Tremblay, 1993 : 59-60).

Pendant le *joual* écrit dans les pièces de Tremblay est modifié, maîtrisé, recomposé, par le rythme, la syntaxe, l'accumulation. Il devient littéraire (De Diego, 2002 : 70-86). Lise Gauvin a montré les processus de littérisation du *joual* dans les *Belles-Sœurs* à travers "une écriture de l'oralité qui s'effectue par un transcodage complexe" (Gauvin, 1993 : 344). Ce n'est pas la quête d'un simple effet du réel, mais la recherche d'une langue et d'une identité propres, québécoises, d'un *effet joual* "L'effet Tremblay est un effet complexe, fortement appuyé sur un système de représentations, dans l'écrit, de l'oralité des langages sociaux, mais un système plus voisin du traitement poétique que de l'imitation dite réaliste" (Gauvin, 1993 : 357). Avec *Les Belles-Sœurs* de Michel Tremblay le *joual* est devenu littérairement légitime : défi, défense et définition d'une spécificité, d'une langue québécoise. Dans les pièces de théâtre suivantes, comme *Albertine en cinq temps* (1984) ou *Le Vrai Monde ?* (1987), et dans le cycle romanesque postérieur ("Les Chroniques du Plateau Mont-Royal"), une fois la langue standardisée, légitimée, Tremblay atténue sa radicalisation et ses effets de contraste et de provocation, causés par l'accumulation des particularismes (De Diego, 2002 : 123-128). Mais Tremblay n'est pas le seul acteur dans cet enjeu. Entre autres, on peut citer par exemple Jacques Godbout, essayiste et romancier, qui n'a cessé de réfléchir à la question de la langue et à ce propos il déclare dans la revue *Liberté* :

Tout ce que les écrivains québécois tentent, avec plus ou moins d'habileté, de dire aux écrivains français d'Europe, c'est que la langue française littéraire est trop polie, trop cultivée, trop usée, trop étiolée, trop instruite, trop codifiée, trop propriété privée, trop correcte pour l'usage que nous voulons en faire. Nous avons besoin, pour entrer dans l'histoire et violer l'espace/temps américain, d'un français plus souple et plus fou et plus utile que le leur, nous avons besoin d'un français sauvage, le Québécois, pour nous civiliser (Godbout, 1974 : 33).

La littérature québécoise est le miroir de l'évolution de la destinée du Québec. Les lettres acquièrent un niveau d'autonomie à travers la question de la langue. *Le joual* est outil de résistance et d'affirmation d'une parole de plus en plus autonome, conforme à la réalité historique et particulière de Québec. Il témoigne d'une authentique entrée cohérente du réel dans le langage, servant ainsi à justifier historiquement une *québécoïtude*. Dans ce sens, dans les romans de Réjean Ducharme la langue occupe aussi une place d'exception : c'est le sujet de réflexion, d'imagination et de fiction (De Diego, 2010 : 164). "En béréncien, le verbe être ne se conjugue pas sans le verbe avoir" (Ducharme, 1966 : 21). L'écriture est une aventure langagière, une recreation, une performance à partir d'autres textes. Le

lexique présente sans doute une grande richesse et variété, par exemple à travers les onomatopées qu'il a lui-même créées: "Dondondondaine" (Ducharme, 1966 : 129). Le texte de Ducharme est parsemé de québécoisismes comme "à mort" : "mystérieux à mort [...] gourmé à mort" (Ducharme, 1966 : 152). Il présente également des mots et expressions anglais, sinon des phrases entières : "Je ne serai la girl-friend d'aucun garçon, et aucun garçon ne sera mon boy-friend" (Ducharme, 1966 : 237). L'auteur se plaît à semer quelques mots et expressions d'autres langues étrangères, comme l'espagnol : "Adiós amigo" (Ducharme, 1966 : 267), l'allemand : "Off vie dher Zen!" (Ducharme, 1966 : 267), le portugais : "Mamaninha" (Ducharme, 1966 : 310) ou le latin : "Chamomor est guérie. [...] elle peut recommencer à se nourrir "sub utraque specie"" (Ducharme, 1966 : 310). Ce travail incessant avec la langue, cette poétique interdiscursive, entre collages, pastiches et recyclages, brouille le sens, mais sans pourtant exclure l'aspect référentiel du texte. La création ducharmienne est surtout une réflexion sur l'écriture elle-même, sur le pouvoir du langage, une interrogation sur le besoin d'une langue différente, une mise en cause de la signification de la littérature, entre la révolte et l'ironie. L'écriture rompt les normes, s'éloigne des références traditionnelles, questionne la lisibilité du littéraire. La langue éclate à chaque ligne pour intensifier la *québécoitude*, mais en même temps réfléchit et parle, de manière obsédante et récurrente, sur certains sujets qui se promènent à travers les romans de Ducharme, comme la ville et les transformations sociales, les différents espaces affectifs, la perte de valeur du patrimoine littéraire et culturel, la désacralisation de modèles et d'influences traditionnels.

*Le joul*, cette langue française du Québec, est devenue à partir de la *Révolution tranquille*, le symbole de l'identité du peuple québécois, l'emblème de son statut et de sa condition dans un pays, même dans un continent, majoritairement anglophone. Mais cette question est, à l'heure actuelle, de l'histoire ancienne. Il n'est pas étonnant dans ce sens qu'une des principales préoccupations de tout Québécois soit justement la survivance du français. Sans doute l'anglais restera la principale langue internationale de communication et d'affaires au Canada, mais sans l'existence d'une forte minorité francophone, le Canada ne serait pas une fédération et il n'y aurait pas d'État et de gouvernement du Québec. Grâce aux grandes décisions politiques et aux efforts économiques d'incidence linguistique, et grâce aussi à la lutte revendicatrice des écrivains et des artistes, la langue française au Québec réussit à assurer sa présence dans un bilinguisme stable au Canada. Le lent cheminement des Franco-Canadiens, dits Québécois, a conduit vers une maturité linguistique, vers une autonomie où la langue a un nouveau visage, un mélange entre les anciennes origines et la modernité. Dans sa *Défense et illustration de la langue québécoise*, Michèle Lalonde signale que :

Par Langue Québécoise, je n'entends pas autre chose que la Langue Françoyse elle-même, telle qu'elle s'est tout naturellement déterminée en Nouveau Monde, à cent mille lieux de la Mère-patrie mais sans horrible complexe d'Édipe, empruntant au besoin tantôt un mot indien, tantôt un terme anglais mais non pas cinquante mille (Lalonde, 1980 :19).

Cette singulière et curieuse langue française est devenue l'instrument sociologique premier d'un nouveau pays, ni américain, ni français, québécois. La littérature québécoise est une littérature moderne, qui parle français, mais il s'agit d'un français singulier, et qui exprime autrement l'Amérique. Car l'Amérique structure pareillement le texte québécois contemporain. Jacques Godbout dans *Une histoire américaine* ou dans *Les Têtes à Papineau* a bien défini la coexistence de ces deux cultures, l'anglaise et la française, l'europpéenne et l'américaine. Également, Jacques Poulin, dans *Volkswagen Blues* offre aussi une excellente illustration de ce métissage spatial, historique et aussi culturel et littéraire. D'autre part, les questions de l'identité, la langue et l'autre ont été transformées et déplacées par la littérature migrante, par l'importante présence d'une littérature produite par des écrivains venus d'ailleurs qui ont choisi le Québec et la langue française comme langue et lieu de création. La littérature migrante, transculturelle et interculturelle, a contribué à enrichir et à redéfinir la littérature québécoise elle-même : "Quelle angoisse certains après-midi –Québecité– québecitude– je suis autre. Je n'appartiens pas à ce Nous si fréquemment utilisé ici– Nous-autres– Vous-autres" (Robin, 1993 : 54).

Cette entreprise envisagée dans la Révolution tranquille avec un travail sur le langage, le refus de reproduction de modèles hérités et la conquête d'une langue propre et différente a servi à reformuler et réécrire l'histoire et l'espace national. Mais la modernité s'exprime aussi thématiquement. Et si l'on cherche un thème récurrent dans les lettres canadiennes en langue française à partir des années 60, celui du "pays" apparaît de manière obsessionnelle : "tout écrivain québécois parle en définitive du pays... cette fatalité du pays pèse indistinctement sur tous" (Laroche, 1970 : 99). Un bon exemple à ce propos est Jacques Ferron qui intitule en 1962 son recueil, *Contes du pays incertain*; il veut souligner la situation certaine d'un pays qui vient d'être remodelé, offrant ainsi une définition de la littérature québécoise : "par le biais du théâtre [aussi], Ferron ne fait que poursuivre l'effort qu'il mène dans le conte : rendre le pays certain. Le conte est le genre inaugural, celui de la naissance d'un peuple. Le théâtre par contre c'est celui de sa maturité. Un peuple ne peut se donner en spectacle à lui-même s'il est encore en quête de son identité" (Laroche, 1970 : 176). Dans ce sens, Laurent Mailhot va définir l'écriture de Ferron comme "l'écriture certaine d'un pays incertain", à l'image même du parcours de la littérature du Québec (Mailhot, 1971 : 202). La mythologie ferronienne des origines est profondément structurée autour d'un brouillage des origines : le métissage, l'expression de l'altérité, la reconnaissance de l'interaction et de la contamination réciproque des cultures en contact restent des éléments récurrents. Depuis l'édition intégrale des *Contes* (1968), les sous-titres, *Contes anglais* et *Contes du pays incertain* forment un couple inséparable, comme si Ferron voulait neutraliser l'influence française par l'influence anglaise. L'idéologie du pays réaménage la littérature, *une littérature qui se fait*, qui se modernise, toujours entre la parole et le silence, entre la prise de conscience de la réalité et l'aliénation : "Comprendre la littérature, pour nous, c'est la comprendre aujourd'hui et ici : c'est aider le Québec à s'appropriier l'entier domaine de la

culture d'expression française : c'est faire sa littérature" (Vachon, 1970 : 6). Comment faire alors pour que l'espace français soit autre chose qu'un espace d'exil ? Par le chemin de la langue : "c'est un français ancien qui revient à la surface, qui aboutit au français" (Ferron et L'Hérault, 1997 : 149).

À cet égard, la poésie est un des genres littéraires où la thématique du pays va se révéler avec une grande force, surtout à partir des années 60, tout d'abord par les éditions de *l'Hexagone* et de *Parti pris*. Laroche signale à ce propos que "tout écrivain québécois parle en définitive du pays, en poésie autant sinon plus qu'ailleurs" (Laroche, 1970 : 99). Également, Gille Marcotte considère que le pays émerge et détermine l'évolution littéraire québécoise : "Si l'on cherche un thème qui puisse faire l'unité de la poésie canadienne-française, depuis une vingtaine d'années, celui du pays s'impose" (Marcotte, 1971 : 11). L'écriture de nombre de poètes de l'époque s'émancipe des préoccupations subjectives ou métaphysiques pour expérimenter et communiquer l'espace québécois. À ce propos on pourrait citer les expressions poétiques de Miron, Giguère, Lapointe, Chamberland, Hénault, Grandbois, Brault, Ouellette (Alfaro, 2001 : 257-266). Miron manifeste, par exemple, son désir de fonder une poésie implantée dans le pays : il a toujours combattu pour la langue et l'avenir du Québec. La montée du mouvement nationaliste offre une chaire à la poésie du pays. Ce thème est bien sûr marqué et idéologisé, mais il est aussi fétiche, un espace rêvé et poétisé. Le langage poétique réinvente une réalité, l'espace d'un pays : "Je suis sur la place publique avec les miens/la poésie n'a pas à rougir de moi/ j'ai su qu'une espérance soulevait ce monde jusqu'ici" (Miron, 1993 : 100). La littérature québécoise tient ainsi, encore une fois, à la tradition et à la modernité, à la continuité et à la rupture : c'est la réunion de la conscience d'un pays (idéologiquement présent dans le terroir) et de son expression subjective par une progressive acquisition de la parole. Elle est l'écho de la reconnaissance d'une lutte, d'un processus, d'une évolution. Le thème du pays découvert et imaginé, sert aussi à illustrer la transformation, voire l'évolution de la littérature. Et dans ce sens on ne peut aborder la question de la réalité et de la littérature du Québec sans faire référence à l'intervention de la critique et de l'essai littéraires. Car l'avènement de la littérature québécoise s'appuie non seulement sur des textes, des pièces de théâtre, des romans et des poèmes, mais aussi sur un discours critique qui réoriente les textes du passé pour trouver dans le présent la compréhension d'une réalité et une cohérence inédite. Plusieurs auteurs réfléchissent sur leur travail ; les Universités et les revues, lieux de la formalisation institutionnelle d'un discours savant, collaborent à la composition d'un espace critique *national*. Le discours critique, parallèlement au discours littéraire, a reconnu l'évolution de la littérature au Québec en rapport avec la notion du pays avec deux systèmes de définition, le canadien-français et le québécois. Des revues comme *Études françaises* ou *Voix et images du pays* ont défini ces concepts, en fonction de la langue, de l'identité et de la réalité décrite, en tant que projet nationale utopique profondément imbriqué dans l'imaginaire et dans l'histoire. La littérature québécoise relève d'une tradition et d'une innovation, de

l'écriture et de la lecture ; elle trouve son existence dans les différentes voix qui la nomment:

Il faut surtout, à travers [les œuvres autochtones], redonner aux Québécois le sentiment que, depuis trois siècles, les hommes d'ici ont vécu en français, ont exprimé en français leur expérience de la vie en terre d'Amérique ; en un mot, constituer de toutes pièces ce dont le Québec d'aujourd'hui manque le plus : une tradition de culture. L'avenir, le présent même ne se possèdent, ne s'inventent que sur la base solide d'une continuité, d'une tradition (Vachon, 1968 : 250).

La conclusion de cet article se contentera d'être partielle, car il manque l'analyse exhaustive d'un corpus qui puisse envelopper l'intégralité du phénomène. Nous avons voulu poser la question des origines, l'orientation et l'évolution de la littérature française au Canada comme un projet littéraire inévitablement soumis à la définition nationale et à la question linguistique. Cette littérature a ses fondements dans l'explication de sa québécoïté, de son identité, de sa spécificité. Avec la *Révolution tranquille* il se produit une sorte de re-naissance de la littérature au Québec, qui cesse d'être francophone d'Amérique ou canadienne française, pour devenir québécoïse. Cette littérature offre, aussi bien dans ses œuvres de création que dans ses discours critiques, une image spéculaire du projet national. Le trajet de la société et la nouvelle valeur accordée à la réalité a largement influencé l'imaginaire et le projet littéraire. Cette écriture et toutes ses transformations par la langue, les thèmes, les images, illustre de manière cohérente l'évolution d'un pays vers la modernité. La Révolution tranquille ne change pas la réalité, seulement laisse entendre une parole qui la nomme autrement. La littérature québécoïse a conquis sa légitimité historique, son autonomie, son hétérogénéité, son universalité aussi. Elle est extrêmement vivante, *en ébullition*. Pierre Nepveu annonçait il y a quelques années l'avènement d'une littérature non seulement postmoderne, mais aussi post-québécoïse (Nepveu, 1988 : 14). La thématique régionaliste, nationaliste, identitaire, est devenue générale, universelle, traduisible ailleurs. L'écart entre la langue française est la langue québécoïse est maintenant plus faible. La littérature québécoïse, dans ces derniers temps, a amorcé un virage vers l'internationalisation. D'une énorme vitalité, elle reste toujours un sismographe du réel, qui enregistre toutes les mutations idéologiques, esthétiques et sociales du Québec et préfigure les grands enjeux d'une société en perpétuelle mutation.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alfaro, M., (2001) "Evolución de la poesía en Quebec" in Fernández, C., (coord.), *Literatura francocanadiense: la literatura quebequesa*. Oviedo, Servicio de Publicaciones Universidad de Oviedo, pp. 215-286.
- Anoll, L., (2001) "El relato breve en Quebec" in Fernández, C., (coord.), *Literatura francocanadiense: la literatura quebequesa*. Oviedo, Servicio de Publicaciones Universidad de Oviedo, pp. 103-139.

- Biron, M., Dumont, Fr. & É. Nardout-Lafarge, (2010) *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal, Boréal.
- Cartier, J., (1986) *Relations*. Éd. de M. Bideaux. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Charbonneau, R., (1993) *La France et nous. Journal d'une querelle. Réponses à Jean Cassou, René Garneau, Louis Aragon, Stanislas Fumet, André Billy, Jérôme et Jean Tharaud, François Mauriac, et autres*. Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise.
- Crémazie, O., (1976) *Œuvres II, Prose*. Texte établi, annoté et présenté par Odette Condemine. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- Desrosiers, L.-P., (1941) *Les opiniâtres*. Préf. Jean Noel Tremblay. Montréal, Fides.
- De Diego, R., (1997) *Les villes de la mémoire*. Québec, Humanitas.
- De Diego, R., (2002) *Teatro de Quebec*. Bilbao, Servicio Editorial de la Universidad del País Vasco.
- De Diego, R., (2002) "Literatura francófono de Canadá" in González Salvador, A. (coord.), *Historia de las literaturas francófonas: Bélgica, Canadá, Magreb*. Madrid, Cátedra, pp. 233-417.
- De Diego, R., (2010) "La langue au Québec" in *Anales de Filología Francesa*. N° 18, pp. 155-168.
- Ducharme, R., (1996) *L'Avalée des avalés*. Paris, Gallimard.
- Fernández, C., (2001) "Novela y sociedad en Quebec" in Fernández, C., (coord.), *Literatura francocanadiense: la literatura quebequesa*. Oviedo, Servicio de Publicaciones Universidad de Oviedo, pp. 9- 101.
- Ferron, J., (1993) [1968] *Contes du pays incertain* in *Contes. Édition intégrale*. Montréal, Bibliothèque Québécoise.
- Ferron, J. & P. L'Hérault, (1997) *Par la porte d'en arrière. Entretiens*. Montréal, Lanctôt éditeur.
- Garneau, F.-X., (1996) *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Texte conforme à l'édition de 1845. Présentation de Gilles Marcotte. Montréal, Bibliothèque Québécoise.
- Groulx, L., (1956) *L'appel de la race*. Montréal, Fides.
- Gauvin, L. & G. Miron, (1998) *Écrivains contemporains du Québec. Anthologie*. Précédé de "La littérature québécoise: points de repère". Québec, L'Hexagone/Typo.
- Gauvin, L., (1993) "Le théâtre de la langue" in David, G. & P. Lavoie (dir.), *Le monde de Michel Tremblay*. Québec, Cahiers de théâtre Jeu/Éditions Lansman.
- Gauvin, L., (2000) *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*. Montréal, Boréal.
- Gauvin, L., (2004) *La fabrique de la langue*. Paris, Seuil.
- Godbout, J., (1974) "Entre l'Académie et l'Écurie" in *Liberté*. Vol. 16, n° 3, pp. 17-33.
- Godbout, J., (1981) *Les Têtes à Papineau*. Paris, Seuil.
- Godbout, J., (1986) *une histoire américaine*. Paris, Seuil.
- Godin, G., (1965) "Le joul politique" in *Parti pris*. Vol. 22, n° 7, pp.57-59.

- Hémon, L., (1990) *Maria Chapdelaine*. Québec, Bibliothèque Nationale de Québec.
- Leclerc, Ch., (1999) *Nouvelle Relation de la Gaspésie*. [Paris, Auroy, 1691]. Édition critique de Réal Ouellet, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. Bibliothèque du Nouveau Monde.
- Lacombe, P., (1981) *La terre paternelle*. Montréal, Fides.
- Lalonde, M., (1980) *Défense et illustration de la langue québécoise*. Paris, Seghers.
- Lamonde, Y. & J. Livernois, (2010) *Culture québécoise et valeurs universelles*. Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Laroche, M., (1967) "Le pays : un thème et une forme" in *Voix et images du pays*, I, pp. 99-119.
- Laroche, M., (1970) "Le langage théâtral" in *Voix et images du pays*, III, pp. 165-181.
- Lemire, M. (dir.), (1991) *La Vie littéraire au Québec, I : 1764-1805*. Québec, Presses de l'Université de Laval.
- Mailhot, L., (1971) "La critique" in *Études françaises*. Vol. 7, n° 2, pp. 191-212.
- Marcotte, G., (1971) "Notes sur le thème du pays" in *Voix et Images du pays* IV, pp. 11-25.
- Miron, G., (1993) *L'homme rapaillé*. Montréal, TYPO.
- Nepveu, P., (1988) *L'écologie du réel : Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal, Boréal.
- Potvin, D., (1908) *Restons chez nous !* Québec, J.-Alfred Guay.
- Poulin, J., (1984) *Volkswagen Blues*. Québec, Amérique.
- Robin, R., (1993) *La Québécoite*. Montréal, XYZ éditeur/Typo.
- Roy, C., (1868) *Essais sur la littérature canadienne-française*. Montréal, Beauchemin.
- Roy, C., (1943) *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*. Montréal, Beauchemin.
- Roy, G., (1993) *Bonheur d'occasion*. Montréal, Boréal.
- Tremblay, M., (1991) *Théâtre I*. Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud.
- Tremblay, M., (2000) *Les Chroniques du Plateau Mont-Royal*. Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud.
- Vachon, G.-A., (1968) "Avant *Les anciens Canadiens*" in *Études françaises*. Vol. 4, n° 3, pp. 249-250.
- Vachon, G.-A., (1970) "Faire la littérature" in *Études françaises*. Vol. 6, n° 1 pp. 3-6.
- Vachon, G.-A., (1973) "Naissance d'une écriture" in *Études françaises*. Vol. 9, n° 3, pp. 191-196.